

# L'accompagnement spirituel : à l'épreuve de la souffrance.

Par François Rouiller, théologien, aumônier au CHUV (Lausanne)

## Semaine interdisciplinaire consacrée à Maurice Zundel

Université de Fribourg, le 19 avril 2012

### Introduction

Les organisateurs de cette semaine interdisciplinaire m'ont invité pour un apport qu'ils intitulaient provisoirement « psychologie et accompagnement ». Je me sens plus à l'aise avec le chapeau actuel : « pastorale », simplement. Tenant dans l'une de mes mains mes réflexions sur le scandale du mal à partir de Maurice Zundel<sup>1</sup>, et de l'autre ma pratique quotidienne comme aumônier au CHUV<sup>2</sup>, il m'a semblé logique que, pour vous offrir quelque chose aujourd'hui, j'avais à faire simplement le geste naturel de l'offrande, qui est de réunir les mains pour les porter à hauteur de regard.

Comment vivre concrètement l'accompagnement spirituel de la personne souffrante, tenant compte de ce qu'elle est, de ce qu'elle croit ou ne croit plus, et de ce qui résonne de sa réalité de douleur dans ma propre vie, tout ce que cela heurte dans ma propre foi et ma compréhension du monde, ce avec quoi j'essaie moi-même de faire sens, non sans difficulté... ? Réunir aujourd'hui mes deux mains, c'est donc vous proposer l'état de ma propre réflexion, travaillée, malaxée ; offrir cette glaise que je pétris en mélangeant le sable et l'eau, la pratique et ce que j'ai reçu de Maurice Zundel entre autres.

Mais comme vous le savez, nos doigts sont ainsi faits qu'ils laissent couler par leurs interstices autant le sable que l'eau, et j'ai donc bien conscience de ne pas être capable de vous donner tout ce que ce sujet mériterait, conscience aussi de n'avoir moi-même pas encore terminé de façonner cette jarre que Dieu remplira peut-être un jour de Silence et d'Apaisement.

Tel qu'il m'habite aujourd'hui, je développerai ce thème en 3 volets : je présenterai d'abord le contexte et les enjeux dans lesquels se déploie mon ministère, et dans lesquels se pose pour moi la question théologique de la souffrance ; je présenterai ensuite le background théologique que j'ai reçu de Zundel sur cette question ; puis je reviendrai sur un plan plus concret à la façon dont Zundel imprègne ma pastorale et ma spiritualité dans la réalité des rencontres faites à l'hôpital.

## 1<sup>e</sup> partie : mise en situation

**L'accompagnement spirituel au CHUV** : d'abord, mettons-nous d'accord sur les mots !

- Il ne s'agit pas à proprement parler de l'accompagnement spirituel tel qu'on le pratique par exemple dans la tradition ignatienne, même si vous pourrez reconnaître des points de concordance. On ne parle pas non plus ici de spiritualité au sens d'une tradition spirituelle à

---

<sup>1</sup> Cf. F. Rouiller, *Le scandale du mal et de la souffrance chez Maurice Zundel*, Ed. Saint-Augustin, St-Maurice 2002.

<sup>2</sup> Centre Hospitalier Universitaire Vaudois (Lausanne, Suisse)

l'intérieur d'une religion (la « spiritualité carmélitaine » par exemple). La spiritualité, ici, est une notion englobante (plus large que la « religion ») : il s'agit d'une dimension constitutive de toute personne humaine. « La spiritualité de la personne hospitalisée est définie par la cohérence singulière qu'elle donne à connaître lorsqu'elle déclare son sens à l'existence, manifeste ses valeurs et désigne sa transcendance. Cette cohérence fonde son identité<sup>3</sup> ». En d'autres termes, elle est ce lieu en soi où chacun recherche et construit le sens de sa présence au monde, un lieu d'autant plus visité que surgit la maladie, la souffrance, ou la mort.

- Nous évoluons dans le cadre d'une institution laïque d'Etat, qui prend en compte cette dimension spirituelle de la personne humaine, parce qu'elle est inscrite dans la constitution vaudoise (article 169), et parce que des études médicales de plus en plus nombreuses<sup>4</sup> montrent combien il est indispensable, dans une prise en charge holistique du patient, de tenir compte non seulement de ses composantes biologiques, psychologiques, et sociales, mais aussi spirituelles : elles ont un impact qui peut être décisif dans le processus thérapeutique (angoisse, stress, détresse, solitude, versus confiance, patience, soutien communautaire, compliance, etc.). Ceci implique d'abord que l'accompagnement et le soutien spirituel qu'offre le service d'aumônerie du CHUV s'inscrivent dans une collaboration interprofessionnelle (médecins, équipes soignantes, service social, etc.). Cela signifie également qu'il s'agit d'un service offert à tous, sans distinction des croyances et des convictions des patients. Toute forme de prosélytisme est donc évidemment proscrite. L'aumônerie elle-même est par ailleurs complètement œcuménique.
- Voici comment pourrait se définir notre travail. Dans le respect absolu des diverses croyances et valeurs, et sans prosélytisme aucun, nous offrons aux patients et à leur famille un accompagnement spirituel : par notre présence et notre écoute, nous aidons les personnes à intégrer l'expérience de la souffrance, de la maladie, voire de la mort, à l'univers de sens qui est le leur, cet univers pouvant évoluer ou même être bouleversé par cette expérience. Il arrive parfois que l'accompagnement spirituel comprenne une part religieuse. Dans ce cas, lorsqu'ils le demandent ou que nous en décelons le besoin chez eux, nous leur faisons les offres religieuses en adéquation avec leur situation et leurs croyances : rites, prières, sacrements, lien avec leur communauté etc. Dans les faits, les statistiques de pratique religieuse observée dans la société se retrouvent évidemment en milieu hospitalier, et notre travail se déploie donc beaucoup plus dans le spirituel que dans le religieux.

### **Quelques situations concrètes:**

Voici quelques-unes des personnes rencontrées lors de mes visites ces dernières semaines.

Mr B. a dû être amputé des deux jambes. Tandis qu'il subit tous les soins nécessaires au CHUV, son épouse de 50 ans est terrassée par une violente crise d'épilepsie : seule chez elle, elle est retrouvée deux jours plus tard en état de mort cérébrale. Mr B. lui-même, depuis sa chambre à l'étage, se rendra en chaise roulante aux soins intensifs, pour prendre avec les médecins la décision d'arrêter les machines, et de laisser partir sa femme...

Mlle V. a 18 ans. Elle est atteinte d'une sclérose en plaques foudroyante, qui l'a privée en une année de l'usage de ses jambes et de ses mains. Tandis que tout son corps est constamment secoué de

---

<sup>3</sup> Définition du Groupe de travail sur la prise en compte de la dimension spirituelle chez les personnes hospitalisées en C(U)TR, Lausanne, septembre 2004. Ce groupe était composé de médecins, de soignants et d'aumôniers.

<sup>4</sup> De 2001 à 2010, 1195 articles scientifiques recensés par PUBMED – publications médicales au niveau mondial – intègrent le thème de la spiritualité. Cf. Guy Jobin, *Des religions à la spiritualité, une appropriation biomédicale du religieux dans l'hôpital*, coll. Soins & Spiritualités, Lumen Vitae, Bruxelles 2012, p. 5

tremblements, elle travaille avec acharnement à une pénible rééducation, tout en rêvant d'un métier, et d'une vie normale.

M. G se remet lentement des suites d'un AVC qui l'a rendu aphasique et hémiparétique. Tandis qu'il s'applique pendant plusieurs mois à toutes les thérapies de rééducation, son épouse l'abandonne, ne pouvant supporter l'idée de poursuivre sa vie avec une personne handicapée. Le temps passant, lentement, son réseau social se délite également.

M. P., 55 ans, se remet d'un coma de plusieurs semaines, suite à ce qui devait être une banale opération cardiaque. Durant ce laps de temps, sa maman est décédée dans l'EMS<sup>5</sup> où elle résidait. Quant à lui, la mort a passé près, mais l'avenir est à nouveau possible, avec un traumatisme qu'il décrit comme « en partie inconscient mais qui a posé son sceau jusque dans chacune de mes cellules ».

Mme S. émerge d'un syndrome de « locked-in »<sup>6</sup>. Elle ne peut encore ni bouger ni parler, mais dans son esprit les images défilent, celles de ses deux enfants, celles de son avenir encore incertain : qu'est-ce que son corps va pouvoir récupérer, à quel prix, quel sens tout cela a-t-il ?

Il y a aussi Mme P. qui retrouve une vie complète et la santé, après plusieurs mois de lutte contre le syndrome de Guillain-Barré. Et la petite J. qui s'est éteinte à l'âge de 11 ans, des suites d'un long cancer. Et la famille O. qui a passé un an et demi aux soins intensifs de pédiatrie aux côtés de son petit K, dont le thorax était relié à un « Berliner Heart »<sup>7</sup> en attendant une greffe de cœur, pour remplacer le sien qui ne fonctionnait plus (greffe qui vient enfin d'avoir lieu et qui, pour l'instant, est un succès !).

La liste pourrait se prolonger indéfiniment. Et chacune, chacun ici, peut faire appel à sa mémoire ou à son aujourd'hui pour constater qu'il connaît de près ou de loin (ou qu'il vit lui-même) des situations de souffrance incompréhensible, à l'issue parfois heureuse, parfois fatale. Comment donner sens ? Comment penser l'impensable ? Comment accompagner l'innommable ? Quel soutien spirituel offrir à ces souffrants ? Comment oser construire sur le mal un discours cohérent ? Le faut-il ?

## La confrontation à la souffrance : les difficultés

- **L'impossibilité du discours théorique** : penser la question du mal comme une question en soi est intolérable pour celui qui souffre. Celui qui ne ressent pas dans sa propre chair la réalité du mal risque fort de tomber dans une spéculation indigne qui n'en ferait qu'une abstraction, un problème épineux pour métaphysiciens de cabinet. La question du mal n'est pas la constatation plus ou moins distante d'une existence nue, celle du mal, mais l'expérience d'une plainte, d'une protestation, d'une révolte, d'un combat, et donc d'une réalité subjective et jamais entièrement objectivable car elle fait corps avec notre propre existence<sup>8</sup>.
- **L'inanité du discours théorique** : aussi belle soit la construction intellectuelle, quel est son impact concret sur le bien vivre du souffrant ? J'entends encore les cris de cette mère qui venait de perdre son enfant en fin de grossesse (elle avait elle-même failli y passer), à qui je me présentais et qui hurlait : « je veux seulement que vous le remettiez dans mon ventre, remettez-le dans mon ventre ! »... Quelle théorie peut dignement tenir et avoir quelque

---

<sup>5</sup> EMS : Etablissement Médico-Social

<sup>6</sup> Syndrome d'enfermement : la personne est éveillée et parfaitement consciente, mais elle est totalement paralysée et ne peut communiquer que par un battement de paupières ou le mouvement des yeux.

<sup>7</sup> Cœur de Berlin : une machine relativement volumineuse sur laquelle sont directement branchées les principales veines et artères du cœur, et qui pulse le sang en lieu et place du cœur naturel.

<sup>8</sup> « L'homme tout entier, esprit, cœur et corps, rencontre, éprouve, et subit le mal, l'homme en tant qu'homme, et non pas seulement l'homme en tant que raison. » Etienne Borne in *Le problème du mal*, Ed. PUF, coll. "Quadrige", Paris 1992, p. 11

effet devant ce déchirement ?... Au cœur de la souffrance, le discours rationnel ne sert que bien rarement à la personne qui souffre.

- **La nécessité du discours théorique :**

- C'est pourtant dans cette part là que nous sommes heurtés face au souffrant. Pour nous qui sommes accompagnants, et qui avons cette distance inaliénable face au scandale que nous ne vivons pas à ce moment-là, notre rôle consiste à rester ce repère qui ne vacille pas, ce contenant qui permet au souffrant de ne pas sombrer dans la folie : quelqu'un est capable de recevoir sa douleur, pour que le monde n'éclate pas pour lui. Cela nécessite de la part de l'accompagnant d'avoir réfléchi ces questions, se les être appropriées, avoir mûri l'impact que cette situation aurait sur lui s'il devait la vivre. Il ne s'agit pas ici d'insensibilité, mais d'enracinement profond. Au creux de la tempête, rester ce rocher provisoire qui peut permettre aux mains en perdition de s'accrocher quelques instants. On ne peut prétendre accompagner des souffrants sans s'être soi-même confronté, à bras le corps, avec cette question-là, et y avoir donné, pour soi, ses propres réponses.
- Il s'agit également, en y ayant suffisamment réfléchi, d'avoir les moyens de comprendre un peu l'univers de sens de la personne : même depuis l'abîme, chacun a sa « théodicée », sa façon de voir Dieu (ou l'absence de Dieu). A l'écoute de la personne qui souffre, je comprends et je dessine sa « carte du monde » : la façon dont la personne perçoit sa vie, la vie, qui est Dieu pour elle (ou pas Dieu) et, avec ces paramètres, comment elle comprend sa propre situation ? Pouvoir la situer, la comprendre et l'aider là où elle est, avec ce qu'elle a en mains, avec ses propres croyances, cela nécessite de connaître au moins un peu les différentes façons dont l'humain peut aborder la question de la souffrance.

## 2<sup>e</sup> partie : fondements théologiques

Il est étonnant cependant de constater que la question du mal<sup>9</sup> n'est en général pas traitée en soi (voire peu ou pas traitée du tout !) dans le cursus habituel des études de théologie ! C'est peut-être que le problème le plus réaliste qui soit se pose immédiatement comme une sanction de la cohérence du système philosophique ou théologique. Comme l'écrit Etienne Borne, il n'est « pas de doctrine philosophique qui ne sache où l'attend l'épreuve fondamentale et qui ne se sente à la fois attirée, intimidée, repoussée par ce problème du mal : ainsi un homme en proie à la séduction et à l'angoisse de cette vocation, de cette œuvre ou de cet amour dont il n'ignore pas dès les commencements qu'il sera par eux mené jusqu'à cette extrémité de lui-même où lui sera révélé sans appel le verdict de sa propre vérité<sup>10</sup>. » La question du mal sonne comme une mise en demeure de toute théologie. Face à la souffrance du frère, si l'édifice théologique que l'on porte en soi, si élaboré ou si séduisant soit-il, ne résiste pas au choc de la question du mal, il perd tout crédit pour le reste et s'écroule alors de soi face au rôle du souffrant. Le problème du mal se présente donc comme le lieu de vérification de la cohérence et de la pertinence de tout système de pensée.

### Les différentes options :

---

<sup>9</sup> Evidemment entendue ici comme sujet de théologie fondamentale, et non au sens de la morale.

<sup>10</sup> Etienne Borne, *op. cit.*, p. 7

Si l'on creuse un peu, l'expérience du mal finit toujours par révéler en nous les ressorts qui nous permettent de donner sens à ce que l'on reçoit de plein fouet comme insensé. Sans être exhaustif, voici quelques conceptions que l'on peut trouver parmi les chrétiens :

- La réponse la plus simple est celle d'une dualité claire. Deux forces en conflit seraient à l'œuvre dans le monde : le principe du bien et le principe du mal. C'est la position du philosophe perse Mani, au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, qui donna son nom au manichéisme. Avez-vous déjà pensé combien de vos proches, subtilement parfois, dans les conversations, vous ont laissé comprendre que le monde est, selon eux, un lieu d'affrontement entre ce que l'on nomme plus volontiers aujourd'hui une « énergie » du bien et une « énergie » du mal ? En est-on si loin encore, quand l'on convoque sans précaution dans le problème du mal la figure du diable, qui disputerait à Dieu la destinée des gens ? Certaines personnes au cœur de leur souffrance adoptent cette position-là, qui consiste en quelque sorte à s'observer comme l'objet de forces contradictoires sur lesquelles elles n'ont aucune prise. Saint Augustin lui-même s'était laissé séduire par le manichéisme, avant sa conversion au christianisme. Il le combattit ensuite vigoureusement : comme chrétien, en effet, on ne peut admettre ni une force du mal en Dieu, ni un « dieu du mal » capable de tenir en échec le Dieu du bien.
- Plus fréquemment, je rencontre chez les personnes malades une élaboration plus ou moins fine de la doctrine de la rétribution. Celle-ci se retrouve dans de nombreux textes de l'Ancien Testament. Les croyances juives de l'époque, en effet, qui limitaient le plus souvent le destin de l'homme à son histoire terrestre, induisent cette doctrine selon laquelle « c'est ici-bas qu'il [l'homme] doit être récompensé ou puni, selon qu'il est innocent ou coupable. Le malheur, par lui-même, dénonce le coupable comme la prospérité canonise le juste<sup>11</sup>. » En réalité, cette explication du mal nous imprègne encore profondément : que suggérons-nous donc quand nous disons « qu'ai-je fait pour mériter cela ? », « qu'ai-je fait au bon Dieu ? », ou « cela va trop bien, que va-t-il m'arriver ? »... Combien de fois recueillons-nous ce type de « phrases réflexes » ? On ne se pose pourtant que rarement la question de savoir quelle est la figure de Dieu à laquelle nous nous référons par là, et qui ne correspond pas au Dieu de l'Évangile : un Dieu Amour et tout pardon, un Dieu en forme de bras ouverts, ceux du père prodigue... Par ailleurs, la souffrance de l'innocent ne se plie pas à cette explication. Comment donc, selon cette doctrine de la rétribution, accepter la souffrance de l'innocent qui devrait être justement exempt d'épreuves et comblé de biens ? C'est bien ce que dénonce le livre de Job, « avec la violence magnifique d'une sincérité qui en appelle, en quelque sorte, à Dieu contre Dieu<sup>12</sup> ». Et c'est bien la réaction de beaucoup de malades, qui hurlent au Ciel contre ce qu'ils perçoivent bien comme une injustice : comment mesurer à leur moralité (fût-elle même relative quelquefois, selon eux) la violence parfois extrême du mal qui les frappe ?
- Une autre solution, plus élaborée, consiste à relativiser la souffrance. Option très répandue ! Héraclite déjà, au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, concevait la vie comme une succession ininterrompue de contraires qui se mettent en valeur les uns les autres. Cet optimisme a été repris par Leibniz, pour qui ce monde-ci est le meilleur possible. En effet, s'il avait existé la possibilité d'un monde meilleur que celui-ci, Dieu qui est parfait y aurait évidemment pensé. Par conséquent, cette réalité que nous connaissons comporte le maximum de bien pour le minimum de mal. Nos souffrances nous évitent des maux pires encore. Et comme le plus grand bien l'emporte toujours, nos pénibles réalités sont en définitive bénéfiques à l'ensemble. C'est en quelque sorte la ligne que poursuit plus tard le grand Hegel : selon lui, l'Histoire se construit dans la dialectique des contraires, la souffrance n'est qu'une crise de la croissance et les guerres ne sont finalement que l'enfantement d'une société meilleure. Nous retrouvons dans cette conception ceux qui pensent que leurs malheurs sont sûrement « le

---

<sup>11</sup> M. Zundel, *L'hymne à la joie*, Ed. A. Sigier, Québec 1992, p. 31-32.

<sup>12</sup> M. Zundel, *Quel homme et quel Dieu*, Ed. Saint-Augustin, St-Maurice 1986, p. 105.

moins pire » de ce qui pouvait leur arriver. Ils sont souvent, heureusement, optimistes : si Dieu leur inflige cela, c'est sans doute que quelque chose de meilleur devra finalement en ressortir. Certains parviennent à s'appuyer jusqu'au bout sur cette logique optimiste, mais en réalité beaucoup l'abandonnent, incapables d'accepter qu'un plus grand bien puisse se payer du prix de ce qu'ils vivent. Ils se retrouvent alors bien démunis pour donner sens à ce qui arrive. Si l'on poursuit d'ailleurs cette logique jusqu'au bout, Staline ou Hitler ne raisonnaient pas autrement, lorsqu'ils imaginaient que le sacrifice des générations présentes permettrait l'accès à la société future<sup>13</sup>. Mais où prendrait donc sa source le principe selon lequel, pour un bien futur quelconque, il faille toujours le sacrifice d'un bien présent ? Et pourquoi faudrait-il toujours du mal pour prendre conscience du bien (que l'on a perdu) ? Est-il vrai que je ne peux mesurer mon bonheur qu'au moment où je manque de lui ? Ce n'est pas mon expérience ! Si je pousse le raisonnement à son absurde extrémité, devrais-je me taper régulièrement sur les doigts avec un marteau afin de réaliser combien cela est agréable quand j'arrête ?... Quant à imaginer par exemple que la mort de ma fille Anaëlle puisse apporter quoi que ce soit à l'harmonie globale du monde, permettez-moi d'en douter... Comme le dénonçait déjà Voltaire dans *Candide*, qui répliquait à Leibniz suite au tremblement de terre qui avait fait à Lisbonne (en 1755) plusieurs dizaines de milliers de victimes, quel plus grand bien justifierait donc, fut-ce même pour le salut du monde, la souffrance ou la mort d'innocentes victimes ? Camus prendra le relais de cette révolte : « Qui [pourrait] affirmer que l'éternité d'une joie [peut] compenser un instant de la douleur humaine<sup>14</sup> ? » A ceux qui invitent à l'acceptation distante, il oppose l'injuste agonie de l'innocent : « Je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés<sup>15</sup>. » Le mal est selon lui la preuve de l'absurdité du monde et de l'inexistence de Dieu. Et pour le croyant, assurément, Camus lance les mots qui touchent le plus, car sa révolte, en réalité, est portée par une très noble idée de l'homme, et une très haute considération de la justice et de la bonté de Dieu : celui-ci, s'il existe, ne doit pouvoir s'accommoder d'aucune, absolument aucune, compromission avec le mal.

- Alors, la théologie catholique la plus courante tente une réponse équilibrée, celle de saint Augustin, reprise sur différents modes au cours des siècles : Dieu ne peut vouloir le mal, mais s'il le permet, c'est qu'il est assez puissant et assez bon pour en tirer le bien. « Tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu<sup>16</sup> », affirmait déjà l'apôtre Paul avec espérance. Dieu veut nous délivrer du mal (c'est la réponse de la Croix et de la Rédemption à la prière du Notre-Père), mais tant que la souffrance est de ce monde, chacun peut en faire une occasion de grandir, et même y participer à la Passion salvatrice du Christ, comme le suggère encore saint Paul : « j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ<sup>17</sup> ». C'est pourquoi Dieu la « permet ». Cette théologie prédomine dans l'histoire chrétienne, et nombreux sont aujourd'hui ceux qui pensent ainsi. De fait, chacun peut constater dans sa vie que certaines épreuves l'ont fait grandir, qu'il en est ressorti plus fort, plus mûr ou plus paisible. Donner du sens à ce qui arrive, puisque c'est ainsi, en en tirant le meilleur parti et en étant satisfait de cela, voilà peut-être l'idéal, la solution. Simple à appliquer pour des situations dont le bénéfique console de supporter la peine. Mais cette attitude se heurte à la frontière du scandale, quand le mal est trop grand. Pourquoi Dieu a-t-il permis, et quel plus grand bien puis-je tirer, de la mort de ma fille Anaëlle ? Qu'est-ce qui vaut ce prix-là ? C'est la question posée par Dostoïevski dans « *Les Frères Karamazov* ». Et j'entends ici, en écho, tant de témoignages de patients qui me disent en résumé : « c'est quand même cher payer... ». Au sujet de la participation aux souffrances du Christ : que faut-il donc encore « payer » ? La

<sup>13</sup> Cf. François Varillon, *Joie de croire, joie de vivre*, Le Centurion, 1981, p. 266.

<sup>14</sup> Albert Camus, *La Peste*, Paris, Ed. Gallimard, 1947, p. 244.

<sup>15</sup> Ibid. p. 238.

<sup>16</sup> Rm 8,28

<sup>17</sup> Col 1,24

Rédemption ne serait-elle donc pas déjà pleinement accomplie dans le Christ ? Et pour ce qui est du bien dont le souffrant bénéficierait : l'un des principes de l'éthique catholique consiste à ne pas utiliser un mal pour obtenir un bien. Mais pourquoi donc Dieu, dans sa toute-puissance, serait-il exempté de suivre un précepte qu'il inflige à l'humanité ? ...Camus a bien saisi ces enjeux. Il met en accusation, dans « *La Peste* », les réponses trop bien cadrées d'une théologie qui, poussée à bout, va finir par se réfugier derrière le mystère et s'en couvrir les yeux pour ne plus avoir à contempler l'agonie de l'innocent. Mais Camus n'est que le porte-parole de millions d'hommes et de femmes refusant de croire en ce Dieu, au nom de Dieu !

- Quelle que soit la façon dont chacun répond à la question du mal, l'enjeu consiste, au final, d'une façon ou d'une autre, à résoudre l'aporie suivante : Dieu est tout-puissant, Dieu est souverainement bon (Il est amour), et le mal existe. Toutes les tentatives de solution de la question du mal vont agir sur l'un des trois pôles. Soit l'on nie le mal (ce que l'on fait d'ailleurs en partie quand on le relativise : « allez, regarde devant ! », ou « il y a pire... »), soit on accepte que Dieu ne soit pas si bon qu'on l'attendrait (il est Dieu, c'est lui qui décide, après tout ! Mais après l'Évangile, ceci n'est plus une option), soit l'on accepte que Dieu soit en quelque sorte impuissant à intervenir alors qu'il le voudrait peut-être (mais alors, qui est Dieu, dans ce cas ?)
- Comme je l'évoquais à l'instant, une ultime solution consiste à invoquer le mystère. On parle alors, par exemple, de « *Deus absconditus* », le Dieu que l'on ne saisit pas, que l'on ne comprendra jamais. Ce qui est sans doute bien vrai ! Un éminent ancien professeur de cette université de Fribourg écrit cependant : « Ce que Dieu nous a fait connaître n'est jamais contre la raison, car le Dieu qui nous sauve est l'auteur de notre raison et du monde que nous connaissons. Même si nous ne le comprenons pas tout à fait, nous pouvons voir qu'il n'y a pas de contradiction dans la foi, qu'elle est même admirablement cohérente. En réalité, ce que la foi nous donne est au-dessus de la raison et non pas contre elle<sup>18</sup>. » Or il y a là contradiction. Dieu amour ne peut même pas permettre le mal, les maux qui sont scandales, et qui ne méritent aucune explication, pas même celle-là ! Ne jouons pas sur les mots : permettre, c'est accepter que cela soit. Si Dieu voulait que cela ne soit pas, puisqu'il est tout-puissant, cela ne serait pas. Le glissement est tellement risqué qu'il se produit souvent : combien de fois entendons-nous « ma foi, si c'est la volonté de Dieu »... Zundel cite à plusieurs reprises l'histoire de cette jeune fille unique, morte noyée dans un canal où l'avait précipitée un accident de voiture : le curé vint voir la mère et lui dit : « Que voulez-vous, madame, c'est la volonté de Dieu ». Alors, dit Zundel, « ce mot me blessa autant qu'il dut blesser la mère. Comment Dieu peut-il être celui qui jette les enfants dans les canaux pour les arracher à leur mère ? C'est de la folie<sup>19</sup>. » Avez-vous déjà vu mourir un enfant ? J'en ai vu déjà, un certain nombre malheureusement, comme aumônier des soins intensifs de pédiatrie au CHUV. J'en ai accompagné, des parents, penchés sur le fruit de leurs entrailles pour entendre, pour tirer encore, le plus longtemps possible, les derniers spasmes, la dernière inspiration. Puis se retrouver avec eux à tenir cette petite poupée de cire, qui ne rira plus jamais... Ça, ce n'est pas que ça dépasse seulement la raison, que la raison reste sereine devant le mystère, et qu'elle s'émerveille de ce qu'elle n'a pas encore compris : c'est de la folie, c'est déraisonnable ! Et quand c'est ainsi déraisonnable, donc contre la raison, il faut se demander si la pensée qui permet de telles conclusions est arrivée là à une frontière où elle n'est plus pertinente, et se demander si ceux qui invoquent le mystère ne profanent pas en réalité l'offrande hurlée de ces millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui, aujourd'hui même tandis que nous parlons, aimeraient bien que dans son grand mystère Dieu « permette » un peu moins, s'il y a un Dieu...

---

<sup>18</sup> Mgr Morerod, nouvel évêque de mon diocèse (LGF, Suisse), *Lettre pastorale pour le Carême 2012*

<sup>19</sup> M. Zundel, *Retraite aux franciscaines de Lons-le-Saunier*, inédite, juillet 1959.

## La théologie de Maurice Zundel

C'est ce cri-là que Zundel prend d'abord en compte. La théologie n'a ni sens ni valeur si elle ne s'enracine pas dans le concret de l'humain. S'il faut parler du mal, Zundel partira donc de l'*expérience* du mal. Et face à la souffrance, après la stupéfaction, la réaction la première et la plus spontanée est un cri de révolte. Si bien d'ailleurs que toutes les descriptions des processus de deuil en font l'une des nécessaires et premières étapes. Tout mal suscite la révolte, à différents degrés. Cela n'est pas à démontrer, c'est un fait. Et plus la victime du malheur est innocente et fragile, plus le mal nous scandalise et fait lever en nous le sentiment de l'injustice.

C'est bien ce que met en relief, dans la Bible, l'auteur du Livre de Job. L'innocent pris au piège du mal inexplicable ne peut que se révolter. Dieu d'ailleurs (Jb 42,7) l'en félicitera ! Face à l'innocent souffrant, les regards en effet se dirigent vers le ciel : là se trouve l'accusé, s'il est encore possible de croire en lui. A bien y réfléchir pourtant, n'y a-t-il pas là un paradoxe ? Peut-on à la fois nier Dieu et se révolter devant le mal ? Si Dieu n'existe pas, pourquoi se révolter ? Sans Dieu, le mal est dans l'ordre naturel des choses : tout se transforme, se détruit, se recompose, les organismes meurent pour donner vie à d'autres, et l'homme n'est qu'une partie infime de cet univers auquel il est indissolublement lié par chacune de ses cellules. Mais aussi, pourquoi se révolter, si c'est contre rien ? Dieu n'étant pas, à quoi sert-il de crier contre la logique du monde, puisqu'elle ne peut nous entendre ? « De fait, une biologie aveugle, solidaire d'une énergétique nucléaire qui l'est tout autant, ne saurait s'émouvoir d'une protestation qu'elle est incapable d'entendre. S'il n'y a personne, en effet, notre cri n'éveille que l'écho de son irrémédiable solitude. D'ailleurs que signifie-t-il, dans cette hypothèse, puisqu'il n'y a ni responsable ni coupable ? Où est l'offense si nul ne nous a fait tort<sup>20</sup> ? » Nier Dieu, en définitive, c'est rendre la révolte caduque. Et pourtant, encore une fois, la révolte est un fait, une réalité.

Alors, au cœur de cette expérience humaine se fait clairement jour pour Zundel une certitude : si l'homme remet le monde en question, c'est qu'il ne peut se réduire à ses viscères, c'est qu'il y a en lui plus que l'assemblage biologique de ses cellules. L'homme confronté à la souffrance perçoit que quelque chose en lui est bafoué. Au-delà de toute réflexion, il sent que le mal dont il est victime s'oppose à son être et que, par conséquent, cela ne peut être « naturel ». Zundel cite Simone de Beauvoir qui écrivait : « Il n'y a pas de mort naturelle. (...) Tous les hommes sont mortels : mais pour chaque homme sa mort est un accident et, même s'il la connaît et y consent, une violence indue<sup>21</sup>. » Et non seulement sa propre mort : celle des autres aussi. Comment pourrait se justifier autrement l'engagement de dizaines de sauveteurs risquant leur propre vie pour en sauver une seule ? Pourquoi faudrait-il arracher l'homme aux griffes de la nature, s'il n'y a rien dans cet homme qui vaille plus que lui-même, qui vaille autant ou même plus que la somme des autres vies qui s'affairent à le sauver ?

Si la mort nous paraît indue, si notre réalité humaine nous semble transcender la biologie du monde et ne pas pouvoir s'y résorber<sup>22</sup>, il doit exister pour cette réalité humaine un autre système de référence que celui de la seule matérialité. « Toute l'épaisseur d'animalité qui demeure en nous ou en autrui, au cours de la vie, nous empêche-t-elle d'affirmer la dignité de l'homme et de combattre avec d'autant plus d'acharnement pour la faire respecter qu'elle est plus brutalement piétinée<sup>23</sup> ? » En chaque être humain se trouve donc une *dignité* inviolable, une dignité qui ne supporte pas d'être réduite à l'objet, objet des forces cosmiques ou morales, une dignité qui est liberté et qui n'appartient pas à l'ordre mécanique du monde.

Ainsi, le mal fait scandale parce qu'il s'oppose en nous à cette dignité, à cette valeur absolue. Et en définitive, il ne peut y avoir un mal absolu que dans la mesure où il attente à une valeur absolue<sup>24</sup>.

---

<sup>20</sup> Ibid.

<sup>21</sup> M. Zundel, *L'hymne à la joie*, Ed. A. Sigier, Québec 1992, p. 135.

<sup>22</sup> Voir *ibid.* p. 136.

<sup>23</sup> Ibid.

<sup>24</sup> Voir M. Zundel, *Je est un Autre*, Ed. A. Sigier, Québec 1986, p. 37.



« S'il n'y a pas d'absolu dans l'homme, si tout est l'œuvre du hasard, si l'on peut associer ces mots, si la vie n'a aucun sens, il n'y a aucun mal et tout scandale est éliminé. Si le scandale existe, – et il existe Dieu sait avec quelle puissance – c'est que (...) cet absolu est méprisé et piétiné. (...) Or comment puis-je être un bien absolu, comment puis-je être une fin ? Ce n'est pas par mes viscères, ce n'est pas par mes limites, ce n'est pas par tout ce qui me fait dépendre si rigoureusement du monde physique : je ne puis être un bien absolu qu'en étant le porteur d'une valeur infinie<sup>25</sup>. » Il doit donc exister un ordre de valeurs transcendant qui fonde et justifie toutes les valeurs perçues comme telles lorsqu'elles sont mutilées<sup>26</sup>. « Le "scandale" du mal n'a de sens qu'en opposition à un bien absolu qui doit exister quelque part. Plus on s'indigne du piétinement des valeurs qui devraient rendre l'homme sacré pour l'homme, plus on s'impatiente d'être lié à un univers qui les ignore, et plus il faut leur trouver un fondement qui transcende à la fois l'homme qui les viole et le cosmos qui se montre indifférent à leur égard<sup>27</sup>. » La révolte affirme donc en réalité une Valeur Infinie, devant être défendue comme un Bien Infini. Cette révolte n'est donc si vive que « dans la mesure où l'on pressent que l'homme est le sanctuaire d'une Présence infinie, qui consacre sa dignité et fonde son inviolabilité<sup>28</sup>. »

Dieu touché lui-même par le mal, voilà le ressort de notre impossibilité de nous accommoder du scandale<sup>29</sup>. Le mal s'oppose à Dieu, Il ne peut avoir aucune compromission avec lui, au contraire ! Tout mal est aussi son mal ! Alors, Dieu n'est plus du côté de l'accusé, du côté du bourreau, mais du côté des victimes<sup>30</sup> : « A ce point, le problème se retourne : Dieu est victime avant que nous soyons victimes. Si Dieu n'était pas victime, aussi bien, si la Valeur infinie n'était pas engagée, nos drames ne dépasseraient pas ceux d'une fourmilière. (...) C'est donc finalement, dans le mal, Dieu qui est piétiné, c'est Dieu qui est victime, c'est Dieu qui est toujours dans le camp des victimes<sup>31</sup>. »

Ainsi, conclut Zundel, « Sans Dieu, il n'y a pas de problème du mal. Nous sommes dans un monde où il n'y a personne. Si le mal, à sa manière, existe, Dieu en est la première victime. » Dieu n'est ni celui qui décide, ni même celui qui permet. Dieu n'est pas le dictateur des événements de la création, il est le lépreux que François d'Assise embrasse !

La perspective d'un Dieu victime ouvre cependant un champ énorme à la théologie, et fait appel à toute une cohérence pour en tenir les soubassements. Contrairement à ce qu'ont pu en dire ses détracteurs, la théologie de Zundel est puissante et complexe. Je ne vais que l'esquisser en quelques traits dans ce qui suit.

Dieu Trinité révélé dans l'Évangile nous sauve d'une vision monolithique d'un Dieu au sommet de l'être, extérieur au drame du monde, un Dieu que l'esprit humain qui rêve de gloire, de puissance, de domination et d'argent a placé au sommet de sa propre hiérarchie de valeurs : non, Dieu EST AMOUR. Son être même est l'amour. C'est pourquoi Dieu est Trinité : pure relation entre Personnes divines, trois pôles qui permettent la circulation de l'être-amour. Cela signifie qu'en Dieu il n'y a que don : Dieu est Dieu parce qu'il n'a rien. Dieu est l'anti-possession, Dieu est pauvreté ! Nous ne sommes pas avec Zundel dans une ontothéologie où la mesure est la notion d'être : dans ce paradigme-là, la souffrance en Dieu ne peut être admise car tout mal est par définition une limitation d'être qui atteint la perfection du divin, qui y introduit un manque. Chez Zundel au contraire, la perfection de l'amour est de ne rien bâtir que sur l'amour, dans une dynamique relationnelle d'Alliance où la puissance de l'amour est à la fois énorme (pour preuve la création, et la résurrection !) dans la mesure où elle trouve écho dans la liberté de l'aimé. Mais cette puissance est

---

<sup>25</sup> M. Zundel, *L'Humble Présence*, Inédits recueillis par M. Donzé, Ed. Tricorne, Genève 1985, p. 187-190.

<sup>26</sup> Voir M. Zundel, *La liberté de la Foi*, Ed. Amis de Maurice Zundel, Paris 1986, p. 36.

<sup>27</sup> M. Zundel, *Quel homme et quel Dieu*, Ed. Saint-Augustin, St-Maurice 1986, p. 103.

<sup>28</sup> M. Zundel, *Je est un Autre*, Ed. A. Sigier, Québec 1986, p. 47.

<sup>29</sup> Voir par exemple M. Zundel, *La liberté de la Foi*, Ed. Amis de Maurice Zundel, Paris 1986, p. 83-84.

<sup>30</sup> Voir M. Zundel, *Quel homme et quel Dieu*, Ed. Saint-Augustin, St-Maurice 1986, p. 103.

<sup>31</sup> M. Zundel, *L'Humble Présence*, Inédits recueillis par M. Donzé, Ed. Tricorne, Genève 1985, p. 179-180 et 190.

à la fois totalement impuissante : il suffit de se fermer, de refuser, et l'amour offert alors ne peut rien, car il ne peut jamais contraindre. Mais que ce oui soit donné, et la matière est dépassée (cf. les miracles opérés par Jésus, qui n'est que « oui », et par les saints comme François d'Assise qui réconcilie la nature autour de lui), c'est ce que Dieu attend de nous : « Chaque battement de votre cœur est nécessaire à l'accomplissement du règne de Dieu et peut contribuer à fermer l'anneau d'or des fiançailles éternelles<sup>32</sup>. » Tant que cela n'est pas réalisé, c'est-à-dire tant que l'homme n'assume pas sa vocation de co-créateur<sup>33</sup> (cf. Rm 8), tant qu'il ne va pas au bout du dépassement de tout ce qui empêche en lui l'Esprit de transfigurer la matière, tant qu'il reste prisonnier de ses déterminismes bio-psycho-sociologiques, au fond, tant qu'il y a inachèvement, mal et souffrance, Dieu ne peut que souffrir, non par manque (Dieu ne peut rien perdre puisqu'il donne tout !) mais par compassion, comme une mère souffre de toute douleur qui atteint l'enfant qu'elle aime, et à qui cet amour la fait s'identifier.

Au bout du raisonnement, la réponse de Dieu au scandale du mal, selon Zundel, éclate dans l'Évangile, dont le cœur est la mort et la Résurrection du Christ. Le Christ donne d'abord réponse dans sa Personne comme un modèle et un accomplissement : en lui, humanité et divinité sont complètement ouvertes et données l'une à l'autre. Ainsi avons-nous à devenir dans notre humanité de purs vitraux de la lumière divine, ouvrir à la divinité l'accès au monde en nous libérant de nos propres conditionnements. La réponse de Dieu, c'est aussi la rédemption dans sa mort et sa résurrection : c'est-à-dire qu'il nous remet en capacité de liberté pour répondre librement à l'amour. Le Christ « s'offre à nous ainsi qu'un contrepoids d'amour pour nous réintroduire dans le dialogue créateur de l'éternel amour, il s'offre à Dieu en portant le "oui" de toute créature pour fermer l'anneau d'or des fiançailles éternelles. Il est le "oui" de tout l'univers. Il le prononce en notre nom comme au nom de son humanité qui s'enracine dans la nôtre, qui est dans la nôtre le ferment de notre libération<sup>34</sup>. » La Rédemption signifie que Jésus, en sa Personne, rétablit entre Dieu et toute la création la possibilité du lien, la possibilité d'une pleine réponse de l'homme. Elle « vise à faire renaître en l'homme la liberté nuptiale, qui en refera un créateur dans un univers qu'il est appelé à sacraliser par son amour<sup>35</sup> ». C'est la force de la Résurrection. Mais surtout, pour Zundel, la réponse de Dieu, la réponse définitive et absolue au scandale du mal, le Christ la donne sur la Croix. Là, Dieu est radicalement innocenté : en aucune façon il ne peut vouloir le mal, puisqu'il en meurt, impuissant face à la liberté de ceux qui refusent son amour. La Croix mesure le poids de la liberté humaine et l'infini de notre dignité, puisque Dieu nous présente en lettres de sang l'équation qui nous égale à lui : pour Dieu, l'homme égale Dieu. La valeur piétinée, que l'expérience de la révolte nous faisait pressentir, c'est justement ce Christ, Dieu et homme, qui souffre en l'homme et avec lui. Et Zundel de citer bien souvent Blaise Pascal : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde, il ne faut pas dormir pendant ce temps-là ». On saisit alors la réponse que l'homme, cette fois, est appelé à donner au scandale : Dieu est en péril, nous sommes responsables de Dieu ! Ultime retournement : à la compassion de Dieu pour l'homme répond la compassion de l'homme pour Dieu.

### **Les limites de cette théologie**

Cette théologie, dont je n'ai fait ici que la caricature, est d'une grande force. Elle comporte cependant aussi ses limites.

- Zundel a insisté sur la croix : dans son contexte, face à une théologie de la gloire et de la toute-puissance, il s'agissait d'affirmer ce Dieu souffrant, nu et impuissant. Il fut l'un des premiers. Confrontés notamment au scandale du nazisme et de la Shoah, d'autres ont

---

<sup>32</sup> Ibid., p. 170-171.

<sup>33</sup> Cf. Rm 8

<sup>34</sup> M. Zundel, *Émerveillement et Pauvreté*, Ed. Saint-Augustin, St-Maurice 1993, p. 56.

<sup>35</sup> M. Zundel, *Quel homme et quel Dieu*, Ed. Saint-Augustin, St-Maurice 1986, p. 117.

partagé cette même théologie. L'on trouve d'ailleurs d'étonnants échos entre Maurice Zundel et ETTY HILLESUM, sans qu'ils se soient apparemment connus. Toutefois, ce n'est pas rendre justice à Zundel que de ne prendre en compte que cet aspect de sa théologie, bien que ce soit l'un de ses apports majeurs selon moi. Moins fréquents, mais tout aussi exigeants et profonds dans l'œuvre de Zundel, sont ses développements sur la puissance divine au creux de la matérialité du monde (aux conditions de la liberté humaine). L'on y trouve une affirmation de la puissance de la Résurrection, et des miracles que peut produire dans l'ordre de la matière une humanité qui s'ouvre à l'Esprit, dans une théologie unifiée et congruente avec l'idée d'impuissance de Dieu<sup>36</sup>.

- La plus dure critique pourrait peut-être s'adresser à la charge que Zundel fait peser, dans le mal, sur les épaules de l'homme, puisque selon lui la souffrance est le fruit du seul inaccomplissement humain, qui se répercute dans toute la création.
- Alors, comme dans de nombreuses autres théodicées, reste non élucidée la question du « Unde malum ? » d'où vient le mal... car avant même la faute humaine, le récit mythologique de la Genèse nous parle de la présence du serpent... (la tentative d'explication de rétroactivité de la faute chez Zundel est-elle convaincante ?...) Cela reste une grande question...

### 3<sup>e</sup> partie : l'accompagnement spirituel à partir de Zundel

De cette théologie émerge une autre façon de se positionner dans la foi, non « contre » Dieu (l'athéisme), ni « pour » lui (comme pour devoir justifier Dieu, ce qui conduit à des impasses comme celle qui consisterait, on l'a vu, à affirmer sans nuances que Dieu « permet » le mal), mais pour comprendre la souffrance « avec » Dieu : un Dieu qui fait partie du drame et s'y engage avec nous. De là découle une attitude spirituelle, que je souhaite développer maintenant : elle correspond à la pratique de l'accompagnement en hôpital, telle que je la vis au CHUV. Pour moi, Zundel imprègne et dit une façon d'être et de concevoir l'accompagnement spirituel.

#### Rencontre de l'autre

Quand je me prépare à visiter un malade, je vais à la rencontre d'une personne. Est-ce que je mesure tout ce que cela signifie ? Je me prépare à entrer en rencontre avec une infinie dignité. C'est la grandeur de chacun, fut-il au fond d'un lit, desséché ou amputé d'une partie de son corps, ou privé de ses capacités cognitives. Il y a là un infini. Ce ne sont pas des paroles, mais une affirmation du Christ lui-même en lettres de sang, c'est l'affirmation de la Croix, inscrite au centre de l'Histoire, « cette prodigieuse équation : pour Dieu, l'homme = Dieu<sup>37</sup> ». Elle est l'attestation de « l'immensité de la vie humaine, mesurée à la vie même de Dieu, immolé pour elle<sup>38</sup> ». Zundel cite aussi ce texte attribué à St-Thomas d'Aquin : « Dieu s'est soumis de telle sorte aux anges et aux hommes, comme un esclave vendu sur le marché, il s'est soumis de telle sorte qu'il fait de ses créatures, de chacune de ses créatures, son Dieu. » En un mot, la vie est sacrée. Infiniment sacrée. L'homme passe l'homme. Il ne se réduit pas à sa biologie. Chaque jour je rencontre l'humain, toujours l'humain, l'infini humain, derrière les tuyaux, les appareils qui bipent, les grimaces et parfois les odeurs terribles.

---

<sup>36</sup> Ceci serait à développer en soi, ce que l'espace de cette conférence ne permet pas.

<sup>37</sup> M. Zundel, *Quel homme et quel Dieu*, Ed. Saint-Augustin, St-Maurice 1986, p. 109.

<sup>38</sup> M. Zundel, *Je est un Autre*, Ed. A. Sigier, Québec 1986, p. 49.

Quelle que soit la pauvreté ou l'état de celui que Zundel accueillait, il avait cette inclination devant le sanctuaire de sa personne, devant son infinie dignité.

La position de l'accompagnant n'est donc plus, dans cette optique, celle du guide, mais du frère, humble frère. Plus même : serviteur. On sait que lorsque Zundel confessait, il s'agenouillait avec le pénitent : il marquait ainsi sa solidarité, mais aussi son infini respect. A genoux. C'est le Christ au lavement des pieds, qui nous dévoile un Dieu serviteur, à genoux devant l'homme comme devant un sanctuaire dont il ne peut forcer la clôture<sup>39</sup>. « Son propos (du Christ) n'est pas de nettoyer les pieds, écrit le Père Ringlet, mais de dire qu'on va d'abord vers Dieu par le bas, par l'humilité, donc par les pieds. (...) Puis il se rhabille, reprend place à table et demande : Comprenez-vous ce que je viens de faire ? Comprenez-vous la proximité entre le pain qui saigne et l'eau qui s'écoule ? Un mot relie la bouche et les pieds : servir. Chez Jean, le service du frère n'est pas une « application » mais l'essence même de l'eucharistie. »<sup>40</sup> Accompagner. Compagnon. Cum pane. Partager le pain. Dans la rencontre de l'autre, il y a donc pour moi quelque chose du sacrement. Sacrement de la rencontre. Sacrement du frère, dit-on en orthodoxie. Dans cet espace qu'ensemble nous allons vivre dans l'accompagnement, la matérialité qui nous tient ensemble et qui porte nos voix et nos silences n'est que la surface de la réalité infinie qui est présente dans cet échange, comme la croûte terrestre n'est que la partie refroidie de l'immense brasier qui compose la terre. Rencontrer l'autre c'est approcher du buisson ardent, c'est m'entendre dire à chaque fois : « ôte tes sandales, car tes pieds entrent sur une terre sacrée ».

Voilà mon attitude intérieure, quand j'approche d'un malade. Aucun prosélytisme n'est possible à partir de là : car en définitive je ne suis pas celui qui apporte Dieu, mais celui qui vient à sa rencontre. Cette conviction rejoint fondamentalement ce que le Christ dit dans l'Évangile, de ces plus petits, des malades, des pauvres, qui ont la faveur de Dieu. Zundel y fait sans cesse allusion : Jésus nous dit qu'en chaque homme souffrant, c'est vraiment lui qui est « rencontré, expérimenté, redécouvert dans son visage identifié avec l'homme : "J'ai eu faim, j'ai eu soif, j'étais en prison, j'étais en haillons, c'était moi"<sup>41</sup>... » (cf. Mt 25,31s.). C'est dans cette identification du Christ avec « les plus petits d'entre ses frères » qu'éclate tout le « réalisme de la mystique chrétienne (...), qui a pour corollaire l'impossibilité de nous identifier avec lui sans nous identifier avec eux. La convertibilité de ces relations (avec lui et avec eux) est si rigoureuse que c'est la qualité de nos rapports avec les autres (humains) qui constitue le seul critère évangélique de l'authenticité de nos rapports avec l'Autre (divin). "A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres" (Jn 13,35)<sup>42</sup> ».

De cette attitude, de cette vision de l'homme et de Dieu, s'ensuit pour moi naturellement le respect absolu de la liberté. Dieu lui-même ne force jamais la porte d'un cœur qui ne le désire pas. Il ne le peut pas ! Forcer à aimer, c'est tuer l'amour ! « Là où il y a refus d'amour, l'Amour qui est Dieu ne peut qu'échouer, sans évidemment cesser, pour autant, d'être l'Amour éternellement présent, éternellement offert<sup>43</sup>. » « Un amour refusé n'a pas d'autre ressource (...) s'il veut maintenir sa fidélité, que d'aimer toujours plus généreusement – dut-il en mourir – l'aimé qui n'aime plus, pour qu'il puisse découvrir, dans un don absolument gratuit, de nouvelles raisons d'aimer<sup>44</sup>. » Au risque de l'impuissance absolue, la liberté est donc la condition absolue de l'alliance, condition de l'amour. Si Dieu créateur a souhaité suspendre la création tout entière à cette liberté de l'homme, s'il lui fait cette confiance jusqu'à accepter de mourir de tous les refus possibles, qui suis-je pour imposer quoi que ce soit ! Et ce n'est pas une exigence morale, mais une exigence ontologique, liée à la substance

<sup>39</sup> Voir M. Zundel, *Dialogue avec la Vérité*, DDB, Paris 1964, p. 142; cf. M. Zundel, *Quel homme et quel Dieu*, Ed. Saint-Augustin, St-Maurice 1986, p. 85.

<sup>40</sup> Gabriel Ringlet, *Ceci est ton corps*, Albin Michel, Paris 2008, p. 20-21

<sup>41</sup> M. Zundel, Conférence inédite donnée au Cénacle (Genève), février 1966. Cf. aussi HJ p. 143.

<sup>42</sup> M. Zundel, *Morale et Mystique*, Ed. A. Sigier, Québec 1986, p. 118.

<sup>43</sup> M. Zundel, *Je est une Autre*, Ed. A. Sigier, Québec 1986, p. 46.

<sup>44</sup> M. Zundel, *Quel homme et quel Dieu*, Ed. Saint-Augustin, St-Maurice 1986, p. 112.

même de Dieu qui est du coup la substance même de l'homme, la substance de la création lorsqu'elle *devient* véritablement, lorsqu'elle s'accomplit à hauteur d'esprit, cette substance qui est l'amour<sup>45</sup>.

Concrètement, dans l'accompagnement spirituel de celui qui souffre, cela signifie que je ne peux jamais décider d'avance quel sera le chemin de l'entretien. Je ne peux pas avoir décidé d'avance que la personne devra aller de « ici » à « là » parce que je saurais que c'est bon pour elle. L'entretien ne sera pas réussi si j'ai atteint mes objectifs, mais si je pars de chez l'autre en lui ayant permis de découvrir dans son être et dans sa vie une ressource de Vie qui est la sienne et dont j'ignorais peut-être moi-même au départ laquelle elle serait. Dans sa conception de la vie, dans sa conception de Dieu, dans sa relation à la Source de Vie, qui sont toujours absolument uniques et qui donc ne ressemblent pas tout à fait aux miennes, lui permettre de retrouver ses propres ressources spirituelles, son espérance.

Etre complètement disponible au chemin de l'autre, à sa part Sacrée, accepter cette démaîtrise, entrer dans cette « kénose », respecter l'autre et sa liberté de façon absolue n'est pas toujours si évident ! Dans nos relations interpersonnelles, dans nos accompagnements, subtilement parfois, en lâchant tel mot et pas tel autre par exemple, combien de fois risquons-nous d'entrer dans quelque chose qui s'apparente à de la manipulation... C'est sans doute en partie inévitable, et je dois aussi faire cette confiance que l'autre a les moyens de choisir ce qu'il souhaite prendre ou non de ce que je lui donne, mais cela me pose plus de questions lorsque ce qui est mis en jeu chez moi (que je le conscientise ou non, que je l'accepte ou non) ressemble au besoin de convaincre, au besoin de plaire, au besoin de reconnaissance, au besoin qu'on me dise merci pour le bien que j'aurais fait... M'imprégner en toute honnêteté de Zundel, c'est aussi reconnaître que le grand travail consiste à me libérer moi-même des déterminismes biologiques et psychologiques qui me façonnent, me libérer de ce qui en moi n'est pas encore né de l'Esprit<sup>46</sup>, pour laisser être à travers moi une autre lumière qui, elle, sera libératrice en liberté, c'est-à-dire agissante pour l'autre et pour moi à la mesure de l'accueil pleinement libre qui en est fait.

### Plus que les mots

- Zundel possédait ce génie poétique, qui permet de dire plus que les mots ne peuvent contenir. C'est ce que j'appelle la sacramentalité des mots. Elle est précieuse en accompagnement, cette sacramentalité, qui permet à la personne à travers les mots qu'elle nous a dit et qu'on lui redonne de saisir plus encore qu'elle ne réalisait. Pouvoir des mots, et des images ! Qui exige pourtant qu'on accepte de se défaire de son propre langage pour oser tenter l'univers de l'autre, son propre langage à lui. Bien que cela ne soit pas nécessaire en soi, vient alors parfois le temps où le malade, en confiance, demande que je lui dise ce que je pense, comment je le perçois, comment je comprends : je lui proposer alors de lui parler dans mon propre langage. Je lui demande s'il est d'accord que je lui redise ce que j'entends de lui dans ma propre langue maternelle, qui est celle de l'Evangile et de la foi<sup>47</sup>.

---

<sup>45</sup> « ... le mystère de la souffrance. (...) Ce qui est bouleversant, c'est que quand tout est détruit, quand il n'y a plus rien, mais vraiment plus rien, il n'y a pas la mort et le vide comme on le croirait. Pas du tout. Je vous le jure, quand il n'y a plus rien, il n'y a que l'Amour. Il n'y a plus que l'Amour. Tous les barrages craquent. C'est la noyade, l'immersion. L'amour n'est pas un sentiment. C'est la substance même de la création. » Christiane Singer, le 3 novembre 2006, quelques mois avant d'être finalement emportée par le cancer. In *Derniers fragments d'un long voyage*, Albin Michel, 2007, p. 40-41.

<sup>46</sup> Cf Jn 3,6-8

<sup>47</sup> Formule du Père Guibert Therlinden, aumônier à la clinique St-Luc de Bruxelles : *J'ai rencontré des vivants, ouverture au spirituel dans le temps de la maladie*, Editions Fidélité, Namur, 2006, p. 59.

- Entrer en attitude de démaîtrise pour accompagner, c'est devoir renoncer aussi à une certaine compréhension de la Vérité, celle qui serait clôturée par nos mots et nos concepts. Quel est donc mon propre rapport à la « Vérité » ? Zundel, s'appuyant sur sa propre expérience spirituelle et sur la parole du Christ dans l'Evangile de Jean (« Je suis la Vérité », Jn 14,6) ne cesse de scander que la vérité n'est pas d'abord quelque chose à connaître, la Vérité est une Personne, La Vérité c'est Quelqu'un !

- Face au patient, la vérité n'est donc pas à défendre, mais à accueillir : il ne s'agit pas d'une vérité épistémologique à dire ou à débattre ! Cette vérité-là, dans ce moment-là, la plupart des malades s'en fichent. Il s'agit d'une vérité expérientielle ! Le souffrant ne veut pas qu'on lui dise qui est Dieu, mais il veut sentir où est Dieu maintenant pour lui ! Et où donc peut-il être, Dieu, sinon en combat dans ce malade, et en accueil dans cet espace que vous créez en disant par votre seule présence que sa vie a un prix infini. Aider le malade ce n'est pas l'éclairer par de beaux concepts, mais le comprendre lui. La lumière se fait pour lui de l'intérieur de lui-même, à travers le chemin par lequel il accède en lui à Celui qui fonde sa dignité et qui souffre avec lui de sa blessure, un chemin vers une autre Vérité : celle de la Rencontre.

- Nous sommes donc au-delà des mots, au-delà du contenant, de la forme. En atteignant Dieu à cette profondeur-là, ne reste parfois que le Silence : la puissance et la fragilité du silence. Zundel parlait très peu. Il écoutait énormément. Parce que Dieu se trouve dans le silence. Dieu, que saint Jean-de-la-Croix appelait la « Musica Callada » (Zundel cite souvent cette expression), Dieu fragile comme le silence, si fragile ! Silence de la contemplation : « Je me souviens, écrit Zundel de ce coucher de soleil au bord du lac Léman, où toute la nature se recueillait dans l'embrasement des sommets. Il suffit d'un gramophone qui se mit à hurler des inepties pour éteindre tout le spectacle. Je compris alors la fragilité de toute grandeur qui s'adresse à l'âme, la fragilité de l'esprit, la fragilité et la vulnérabilité de l'amour, la fragilité et la vulnérabilité de Dieu<sup>48</sup>. ». C'est ce même silence qui est celui de la prière : à quelqu'un qui lui demandait comment il priait, Zundel aurait répondu « j'écoute jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de bruit ». C'est ce même silence dans l'accompagnement : comment puis-je entendre le souffle de Dieu chez l'autre si ma radio mentale à moi est à volume maximum ? Nous ressemblons parfois à un Elie sur l'Horeb qui se serait enfermé dans la grotte avec un matériel de discothèque ! Quel bruit parfois en nous-mêmes ! Et hors de nous-mêmes, quelle difficulté parfois à accepter le silence avec l'autre. Mais quand vous accompagnez par exemple une personne qui décède et sa famille, n'y a-t-il pas un moment où, décemment, la seule chose encore digne à faire est d'offrir son silence pour y accueillir l'incroyable de ce qui est en train de se passer ? Dietrich Bonhoeffer écrivait : « beaucoup de gens cherchent une oreille qui veuille les entendre, et ils ne la trouvent pas chez les chrétiens, parce que ceux-ci se mettent à parler là où ils devraient savoir écouter. » Ecouter, même le silence ! Je repense à Mme S, en syndrome de « locked-in » : oser rester, ne rien dire... Mais les paroles qui parfois sortent comme pour remplir un vide insupportable ne sont souvent qu'une façon de nous protéger nous-mêmes contre notre propre sentiment d'impuissance... nous nous occupons en réalité de nous-mêmes, et alors nous manquons l'autre, nous manquons Dieu !

## **Rencontre de l'Autre**

- Car Dieu justement peut se rencontrer au bout de cette impuissance, un Dieu qui prend corps dans la vulnérabilité, vulnérabilité qui devient le lieu même de la rencontre :

- o Vulnérabilité du malade que j'accompagne, et qui, si j'en crois Mt 25,31s, est comme le sacrement de sa Présence. Un Dieu que les mystiques ont rencontré parfois en allant justement au bout de leur nuit...

---

<sup>48</sup> M. Zundel, Conférence inédite, Le Caire, peu après 1940.

- Et cette vulnérabilité expérientielle de l'accompagnant spirituel : la seule bonne façon de faire est parfois de ne rien faire, d'accepter cette impuissance, et d'y communier justement à l'impuissance du malade, et à l'impuissance même de Dieu.
- C'est ce que je retiens aussi de Zundel, sans parvenir toujours, je l'avoue, à le réaliser dans ma propre vie spirituelle et ma propre pratique : jusque dans l'accompagnement spirituel, vivre cette dynamique de don qui est celle de Dieu, c'est-à-dire aller au bout du lâcher-prise, de la dépossession, de la démaîtrise, du dépouillement, et vivre dans cet abandon-même l'émerveillement profond : la Rencontre indicible avec cette Présence qui tout à coup (mais cela n'est pas traduisible en mots !) devient certitude absolue, et se dit en moi et dans la relation par cette paix et cette joie profonde que rien, pas même la souffrance à ce moment-là, ne semble pouvoir atteindre.
- C'est cela que j'appellerais ici la foi en la puissance de la Résurrection
  - Une puissance qui peut étonnamment soulager, même le corps, lorsque la personne parvient à reposer enfin son être dans cette sérénité profonde qui lui permet de traverser étonnamment l'épreuve, de façon différente désormais.
  - Et cette puissance qui surgit au-delà du corps dans des valeurs spirituelles qui n'en sont pas moins tangibles. Je me souviens de ce Monsieur, décédé il y a un mois : j'accompagnais sa famille, et nous étions ensemble au pied de son lit. Quand il s'est arrêté de respirer, nous sommes encore restés presque 25 minutes à attendre en silence, car son cœur battait encore. C'était incroyable ! Nous étions donc en silence, je ne faisais absolument rien, mais je me rendais intérieurement présent à ce Monsieur, et je souhaitais pour lui la Présence du Dieu de Vie. Puis j'ai voulu vérifier auprès de la famille si, pour ces derniers instants, ils ne souhaitaient pas rester seuls avec lui. Les sœurs du Monsieur m'ont dit ces mots qui m'ont profondément touché : « non, s'il vous plaît, restez, vous infiltrerez la paix... »

## Se retirer

Il me semble qu'un mot pourrait ramasser, condenser mon exposé : l'humilité. Une humilité que Zundel a vécue dans toutes les fibres de son être et dans toute son histoire. Cette juste humilité qui est celle de l'intérieur de la Trinité, cet état de don qui consiste à prendre la vraie mesure de soi sans orgueil ni égoïsme, c'est-à-dire sans rien retenir, posséder, garder : accueillir et redonner, constamment, sans contrainte.

Cette humilité se déploie selon moi en plusieurs faisceaux :

- L'humilité face à la souffrance, et face à toutes les questions qu'elle pose. J'en ai parlé en première partie de cet entretien, je le redis ici avec les mots de Maurice Bellet : « Il y a une impudeur à disserter sur la souffrance, qui est intolérable. Cette impudeur, on la rencontre, entre autres, hélas, chez les chrétiens, quand ils pensent avoir dans leur foi de quoi répondre à cette question-là. Mais la souffrance n'est pas une question. La souffrance souffre. Et celui qui est dedans, je crois qu'il attend d'abord qu'on le soulage, et pas qu'on la lui explique. Jésus, quand il rencontrait des malades, les guérissait ; il ne leur parlait pas avec abondance du sens de la maladie. Si donc on ose parler de la souffrance, ce doit être avec un infini respect. On n'a d'excuse que si, en ce qu'on dit, quelqu'un trouve soulagement. C'est beaucoup espérer<sup>49</sup>. »
- A un niveau existentiel : car si, aux prises avec la souffrance, nous ne sommes plus dans une bataille d'écoles théologiques, la seule chose qui importe, c'est la réalité qui est en jeu, la réalité de cette vie humaine et de cette Présence divine, la vérité existentielle de leur rencontre ou de leur impossibilité de se rencontrer. Dans cette réalité-là, dans cet au-delà des mots, je n'ai aucune preuve que ce que l'autre est en train de vivre n'est pas infiniment plus proche de la réalité de la vie divine

---

<sup>49</sup> M. Bellet, prêtre et écrivain, sur [www.croire.com](http://www.croire.com) : <http://www.croire.com/article/index.jsp?docId=2246900&rubId=187>

que ce que moi, bien portant, théologien confirmé, et regardant de haut, j'en saisis. Je pense à cette femme qui, aux derniers instants de sa vie, se disait sereine et en trouvait la raison dans le fait que « nous avons tous un Esprit Saint ». Paisible à l'heure de sa mort malgré une vie bien chahutée, elle désignait ainsi une parcelle divine vivant en chacun. Aurais-je dû corriger cette erreur (relative) selon la saine pneumatologie ? Je me suis dit plutôt : aurais-je d'abord autant de sérénité et de confiance à l'heure de ma propre mort ? Et surtout, qui suis-je pour dire que son expérience du sacré, son expérience du divin, son expérience de Dieu n'est pas réelle, et sa foi en réalité bien plus forte que la mienne !

- L'humilité donc aussi de ne pas trop vite vouloir casser chez l'autre ce que je crois percevoir comme étant une béquille fragile (pour le plus évident, un objet symbolique par exemple représentant telle ou telle « superstition » à mon goût). On le pourrait en effet, toujours en bonne conscience évidemment, car on sait bien qu'une maison construite sur le sable est plus fragile que celle que l'on a bâtie sur le roc ! On pourrait être tenté d'inviter la personne à autre chose... Mais qui suis-je pour douter que, même avec ce qui serait selon moi objectivement une béquille, la personne fait réellement l'expérience de Dieu au cœur de sa souffrance ? Et même si cela était « faux », qui suis-je, moi, pour retirer cette béquille qui lui permet de passer le cap de la souffrance, voire de la mort ? Cela pose une limite à la pensée même de Maurice Zundel : car si c'est un soulagement de penser que ce n'est pas Dieu qui a voulu ni même permis ma souffrance, si même c'est un réconfort de penser que ce Dieu-là pleure avec moi et m'accompagne, beaucoup lui préfèrent un Dieu plus incompréhensible peut-être, mais tout-puissant, dont au moins nous pouvons espérer qu'il nous protège aussi, qu'il peut intervenir à tout moment et pourra nous sauver d'un claquement de doigts... Je n'ai à imposer aucune pensée, même si elle me paraît saine et puissante, car je ne sais pas jusqu'où je vais mettre la personne encore plus en détresse, en la privant de ressources importantes pour elle ! Encore une fois, je ne peux qu'accompagner le chemin qu'elle-même est en train de faire, le respecter, le soutenir.

- Ceci dit, il existe des souffrances spirituelles dont on comprend qu'elles sont construites sur tellement de malentendus, voire d'incohérences, qu'il faudrait idéalement pouvoir aider la personne à démêler son propre écheveau ! Mais nous sommes confrontés parfois, ici aussi, à l'humilité de n'avoir pas les moyens de faire quoi que ce soit pour aider l'autre, alors même que l'on constate la pathologie voire la nocivité de son système de croyances. Marion Muller-Colard<sup>50</sup> parle de « chirurgie théologique » : lorsque, parfois, un chirurgien ouvre un ventre et constate les dégâts présents dans l'organisme, il ne s'y risque pas. Il referme. Parfois peut-être devons-nous accepter de recoudre sans rien faire, plutôt que de tenter de toucher à des choses qui risqueraient de faire au final plus de mal que de bien...

- Avoir même l'humilité de reconnaître que la détresse spirituelle peut faire partie de la foi : accepter non seulement parfois mon impuissance à aider, mais accepter aussi que, dans le « maintenant » de la personne, même le non-sens (qui demeure injustifiable en soi !) pourra devenir matériau pour elle, pour sa foi, pour son cheminement unique : au soir du Jeudi Saint, à Gethsémani, le Christ était-il en détresse spirituelle ?<sup>51</sup> Oui, sans doute. Pour autant, n'était-il pas pleinement dans un total cheminement de foi ?

- Avoir enfin l'humilité de me rappeler que l'accompagnement spirituel de cette personne me dépasse largement. Je ne suis, dans son parcours de vie, qu'un frère parmi d'autres (le 22<sup>e</sup> acteur de soin par jour, au CHUV ! Le « combienième » dans sa vie ordinaire ?). J'apporte ma présence et mes compétences en ce moment-ci, bien sûr. Mais bien d'autres le font, y compris, en hôpital, de nombreux soignants qui ont cette douceur de présence, d'écoute, et de générosité spirituelle. Plus largement encore, toute la création est en accompagnement de chacune et chacun, et je ne supporte pas d'entendre parfois certains se moquer de façon hautaine de ceux qui disent se ressourcer, ou prier, ou toucher Dieu dans un coucher de soleil, ou en montagne. Je suis personnellement très touché par cette phrase d'Évangile : « s'ils se taisent, même les pierres crieront... » (Lc 19,40)... Tout

---

<sup>50</sup> Aumônier, pasteur, à Colmar, auteure d'une thèse de doctorat sur le livre de Job.

<sup>51</sup> Question pertinente posée par le Prof. Guy Jobin (université de Laval) à l'un de mes collègues.



un cosmos, bien au-delà de ma « petite personne », est en accompagnement spirituel de ceux que je rencontre. Cela me ramène à mon humble place, non seulement par rapport à ceux que j'accompagne, mais à ma propre place d'accompagné !

- Car finalement, je suis moi aussi l'accompagné. Dans l'ouverture que je creuse en moi pour accueillir l'autre, c'est Dieu aussi qui, avec lui, entre chez moi. Dans l'ouverture que l'autre me fait en m'invitant dans son monde, c'est Dieu aussi qui m'invite à me déplacer. Accompagnement, compagnon, cum pane. Partager en frère le pain de la route et se laisser nourrir. L'accompagnement spirituel ne peut être, pour l'accompagnant aussi, qu'un chemin spirituel.

## Ouvertures

Je n'aime pas conclure. Ce mot sonne comme si l'on avait fait le tour d'un sujet, et que le point final mettait un terme à la réflexion, une forme de signature de peintre satisfait au fond de son tableau.

Je terminerai donc en forme d'ouverture.

Zundel suscite un intérêt croissant, et sa popularité s'étend aujourd'hui non seulement auprès des croyants de tous bords, mais aussi des intellectuels (preuve en est cette semaine universitaire). Sa pensée plait énormément, elle touche juste, elle sonne bien, parce qu'elle combine rigueur et puissante intelligence, mystique et réalisme, poésie et spiritualité, elle dit Dieu en assumant tout l'humain. Mais je pense pour ma part que sa plus grande force est peut-être de n'avoir jamais souhaité construire de système, n'avoir jamais voulu enclore la vie de l'Esprit dans des formules qui finiraient de toute façon par vieillir. S'il y a fraîcheur toujours, c'est que Zundel nous invite à ne pas répéter Zundel, à ne jamais en faire un absolu. Et cela encore est une attitude spirituelle : on ne peut être fidèle à Zundel qu'en se laissant soi-même transformer par cet esprit de démaîtrise : démaîtrise de Zundel aussi ! Etre fidèle à Maurice Zundel, c'est ne pas cesser d'approfondir en soi la Présence qui nous habite et nous dépasse, l'éternelle nouveauté qui prend les chemins de chaque jour nouveau pour inventer dans l'instant les nouvelles façons de la rencontrer et de l'accueillir. En ce sens, je souhaiterais un jour pouvoir mettre en parallèle la pensée de Zundel et la pastorale de l'engendrement chère à ce diocèse. Un même souffle les anime, me semble-t-il, un souffle de liberté qui n'enferme rien mais nous maintient dans cette attitude d'être toujours les premiers devancés par la Vie en toute chose, les premiers surpris, les premiers destinataires de l'Evangile, les premiers témoins de l'Amour, les premiers ébahis d'un Dieu qui est vraiment Vivant !